

CONFORTABLEMENT ENGOURDI

Depuis le temps que tu cherches à comprendre, le souffle commence à te manquer. Tu creuses dans le sable, inlassable, et le sable retombe aussitôt au fond du trou temporaire. Souvenir de catéchèse.

Aucune réponse cachée derrière la langue. Aucun fantasme de basse-cour. Les corps oxydés ont perdu la saveur et l'apparence de la saveur.

D'étranges émotions bousculent ta posture. Tes cadres de référence battent de l'aile. Ton épistémologie se fait fister solide. Petite bête fragile.

J'en ai connu, des enfants de chienne comme toi. Ça colonise les départements de littérature. Ça va pisser partout dans les soirées de poésie. Ça applaudit, oh oui, ça applaudit fort à part de ça. Faut surtout pas montrer sa vraie nature. L'alcool s'en chargera, anyway.

Depuis le temps que tu cherches à comprendre, le masque commence à décoller. Tu parles tout seul, infatigable, pendant que la vibration de tes cordes vocales t'engourdit tranquillement.

Sur une étendue d'eau immense, flottent les corps vacuités.

PROCESSION

Isaac m'a parlé de sa famille ce soir. Pas normale, qu'il dit. Détraquée, toxique ou quelque autre adjectif du genre. Je crois qu'il n'aime pas beaucoup sa famille.

Isaac est né à Longue-Pointe-de-Mingan, dans le bout d'Havre-St-Pierre. Sa mère ne voulait apparemment pas de lui, mais l'avortement n'a pas fonctionné, qu'il m'a dit. L'utérus de sa mère ne voulait pas abdiquer devant l'eau savonneuse ni devant l'aiguille à tricot. La génitrice se serait donc résignée à tolérer cette présence indue dans ses entrailles, en se promettant de marquer chaque jour que verrait l'enfant d'une méchanceté gratuite, mais parfaitement méritée, si chose se peut.

Isaac a appris à marcher seul, dans le caveau de la vieille maison perchée sur un des buttons riverains qui longent la côte à cette hauteur-là. Isaac sortait de la maison les dimanches matins pour aller feindre la prière et observer, les yeux plissés, les autres villageois endimanchés pour l'occasion. Plus tard, alors qu'il venait de commencer l'école, il s'est mis à ne zieuter que les petites filles de cinq ou six ans sur les bancs d'église.

Le problème, c'est que les années ont passé et que ses cibles de choix sont demeurées similaires. À neuf ans, Isaac contemplait toujours les fillettes de cinq ans. À onze ans, il emmagasinait dans sa petite tête les images captées lors de la messe et se branlait tout l'après-midi en rêvant à Suzie, à Édith, à Marie-Anne, à Agathe et aux autres dont il connaissait les moindres traits exposés.

Isaac dormait toujours à part des autres, dans la cave ou dans l'armoire du salon. Sa mère ne lui portait presque plus attention, si ce n'est que pour lui demander d'aller aider son père sur le bateau. Ces moments passés au large, avec ce vieil homme qui ne lui parlait qu'à l'impératif et qui ne le touchait qu'avec une ceinture de cuir brandie comme une hache sur un bouleau, il les haïssait plus que tout. À plusieurs reprises, Isaac voyait défiler dans ses pensées des scénarios toujours plus obsédants pour se débarrasser de son père. S'il le poussait à l'eau et qu'il se noyait en mer, qui pourrait penser que ce n'était pas simplement un accident ? Sa mère, naturellement, elle qui passait ses journées à rechercher le moindre motif pour varlocher son bâtard de fils.

Un vendredi saint, tout juste avant la fin de la messe, Isaac s'est esquivé discrètement. Dans le hall de l'église, il s'est glissé dans le vestiaire pour se cacher du regard des autres. C'est juste après cela qu'il a kidnappé la petite Camille Bhérier, pour la violer derrière le presbytère, lui fendre le crâne contre la brique et la jeter dans la rivière, sa vulve et sa tête ensanglantées.

Quand le village a découvert le cadavre, Isaac s'est empressé de se rendre à la maison du maire Jomphe pour accuser son père du crime sordide. Moins d'une heure plus tard, Isaac se tenait debout face à sa maison, regardait par la fenêtre l'attroupement d'hommes du village venus sodomiser son père les uns après les autres, puis lui trancher la gorge avec un couteau à pain. Isaac se souvient encore très bien des cris particuliers de son père. *Y grouinait comme un cochon.*

Isaac m'a confié tout ça dans les chiottes du pavillon des arts. Je ne l'avais jamais vu avant d'uriner ce jour-là, et je ne le reverrais peut-être jamais.

ÊTRE LÉSION

Son pénis devait mesurer six centimètres de moins que le mien. Court, mais à la largeur surdimensionnée, de sorte que je n'arrivais pas à joindre le pouce et l'index en l'enserrant, sauf en exerçant une pression qui faisait gonfler et rougir la partie supérieure. Son prépuce ne couvrait pas le premier centimètre de son gland. Curieux, j'ai tenté de le descendre, en vain ; il était trop étroit pour que j'arrive à le rabaisser jusqu'au frein. Mais j'étais entêté.

En l'étranglant avec ma main droite, j'ai pris la gauche pour tirer la peau en un seul mouvement décidé. Son poing droit m'a frappé la joue gauche dans la seconde suivante. Échu sur le plancher, je riais aux éclats. Du coin de l'œil, je pouvais voir des jets de sang désordonnés propulsés par sa bite. Une odeur fétide de smegma suggérait une longue fermentation.

Pendant qu'il expérimentait les symptômes usuels d'un état de choc, je me suis rhabillé et, fier du succès de mon entreprise, j'ai marché jusqu'au métro Préfontaine.

Le long du trajet, chaque fois que le métro s'est arrêté à une nouvelle station, j'ai pensé à la bite que je venais d'écorcher : le métro, lui, a freiné sans problème.

ARYTHMIE

Elle est tombée sur le sable. Comme ça. Sans avertissement. Elle a murmuré seulement ce mot : « Arythmie ». Je l'ai trouvé beau, ce mot. Je n'ai pas compris comment un mot pouvait faire s'écrouler les jambes comme ça. Plus tard j'ai fouillé dans un dictionnaire, seul vestige de notre vie d'avant. Ça n'a servi à rien. Maman tremblait toujours. Maman avait encore du rythme.

Malgré ses crises devenues de plus en plus fréquentes au cours des mois qui ont suivi, elle demeurait au centre de tout ce qui avait un sens pour moi. Quelque chose menaçait de s'écrouler, de m'arracher mon seul repère. Je me réfugiais derrière les pins blancs encerclant la maison, animal traqué par les prédateurs de nos jours endurés.

Bientôt, elle n'avait plus les traits d'avant, presque plus de visage au-delà des mâchoires surdimensionnées par l'angoisse et des paupières affaissées par le froncement causé par les spasmes répétés. La forêt avait avalé maman. J'étais peut-être le prochain.

Le lendemain, maman dormait encore quand je suis revenu avec des moules à préparer pour le repas du soir.



AMERICAN DREAM

j'ai rêvé que trump m'enculait
rêvé que je criais fort de plaisir
que je me laissais pisser dessus entre les coups de queue
que je disais
daddy please daddy
n'arrête jamais
fourre-moi jusque dans le dakota

je suis ta nature morte
je suis ton amérique étouffée contre le cuir de la vache devenue sofa
j'ai besoin que tu me décâlisses
pour me sentir enfin belle
ne plus jamais me sentir insignifiante en faisant des belles lettres de belles gens de lettres

je veux valoir la suie sur le front du gars d'usine à charbon
la face arrachée de l'essai nucléaire raté

LA POULE

Le premier jour, elle m'a ordonné de l'appeler Mamie Bay. *Chus ta grand-mère, fait que t'es aussi ben de t'y faire drette là, pas d'affaires d'ostinage, c'est-tu clair?* Avec Mamie Bay, jamais d'ambiguïté. Tes quatre vérités, elle pouvait te les cracher au visage et tricoter deux tuques en Phentex en même temps. Mais ça, c'était au début.

Mamie Bay avait une immense garde-robe peinturée en rose paparmane. Les tailleurs aux couleurs explosives et aux imprimés psychédéliques semblaient conçus pour une femme trois fois plus mince qu'elle. *J'ai toute porté ça, moé là, c'est pas des niaiseries. Checke ça, ces beaux motifs-là ! T'imagines ben que j'en faisais tourner des yeux, dans le village ! Pis les autres femmes sont toutes jalouses depuis l'temps, peux-tu crère ça ?*

Le contraste était d'autant plus marquant qu'elle portait désormais des vêtements tous plus beiges et surannés les uns que les autres. Rien à voir avec les vestes à épauettes magistrales cordées méticuleusement dans la section centrale de la garde-robe. Rien à voir avec le faux fini jauni par le tabac et le sofa aux allures post-atomiques du salon. Je me suis demandé si c'était ça, devenir vieux : s'affadir lentement et devenir une version atrophiée de la version initiale de soi.

Ça, je l'montre jamais à parsonne, fait que c'est toute un privilège que j'te fais. Elle a ouvert délicatement la housse, pour ensuite en retirer une robe à paillettes rouge vif, couverte de faux rubis, de l'ourlet aux épauettes de matador. La lumière du phosphorescent radiait en milliers

de faisceaux délirants. *Le ciel est bleu, l'enfer est rouge, qu'i disaient. Ben Mamie Bay, a brulerait pas mal plus que l'purgatoire, avec c'te robe-là ! J'ai assez hâte qu'i m'appellent !*

J'ai compris le mercredi suivant que depuis 1993, Mamie Bay espérait pieusement que ce soit à son tour d'être celle qui doit choisir entre l'œuf et l'enveloppe à la Poule. Chaque mercredi, elle se levait avant le chant du coq pour faire sa toilette. Poudres iridescentes violacées, fard à paupières et rouge à lèvres assortis à la robe, brushing de toupet à l'aérosol, deux jets de Chanel n° 5 sur chaque clavicule et un cinquième sur la nuque. Un rituel méthodique, machinal. Une fois toutes ces étapes franchies, elle enfilait sa robe de chambre en coton gaufré et attendait l'heure fatidique, oscillant entre le percolateur et la chaise berçante. C'était la pire des païennes, mais sa foi était inaltérable.

C'est chez Mamie Bay que j'ai connu Caroline. La première fois que je l'ai vue descendre de sa voiture stationnée sur la rue principale, mon cœur a sauté un battement ou deux. Caroline avait une immense tignasse blond cendré, du mascara qui propulsait ses cils jusqu'aux lampadaires et une bouche qui semblait prédestinée à la tétée. *Bonjour, Madame Bay. On s'est parlé au téléphone ce matin. C'est moi, la TS qui vient rencontrer votre petit-fils.* Les paroles prononcées par Caroline me faisaient découvrir les merveilles de l'élocution, moi qui allais éventuellement devenir le plus infâme des rhéteurs. Caroline dégageait une odeur sublime, amalgame de transpiration subtile et de fleurs de jasmin. Je résistais péniblement à l'envie féroce de me frotter les parties, mais je savais pertinemment que Mamie Bay m'en voudrait. Je devais me calmer, respirer, me calmer, respirer, me calmer, respirer, me calmer, me calmer, me calmer.

Quand Caroline m'a annoncé qu'elle viendrait me voir chaque lundi, j'ai compris qu'elle voulait être ma nouvelle maman.

Du mardi au dimanche, semaine après semaine, j'apprenais la vie normale. Normale, c'est comme ça qu'ils appellent ça, eux, la répétition quotidienne des mots et des mouvements. Progressivement, les visites de Caroline se sont espacées. Après quelques mois, je pouvais passer des semaines sans la voir.

Mamie Bay semblait s'appesantir au fil du temps, à l'image de la cour de la maison, sous l'épaisseur des bordées de neige. En février, j'ai commencé à lui faire prendre son bain, puis à cuisiner les repas. Mamie Bay se berçait désormais du matin au soir, fixant dramatiquement le téléviseur, peut-être en espérant la Poule qui arrivait inconditionnellement le mercredi soir. Je prenais soin de Mamie Bay comme maman avait pris soin de moi auparavant. Mamie Bay aura été mon premier enfant.

Lorsque Caroline est revenue me voir après quatre mois d'absence, elle a bien vu que Mamie Bay était presque devenue une courge, une courge qui bave et qui respire très fort. Caroline m'a dit que j'allais devoir partir. J'espérais tellement que ce soit pour aller chez elle.

PEAUX DE LIÈVRES

les peaux de lièvres tombaient partout sur la chaux

décembre

tu disais pas un mot

toi et le silence à gueules pendues

nos langues de frêne

je parlais plus

on s'écroulait sous l'épaisseur des épidermes

ecchymoses

je te voulais en huit et demi onze

cloué

pour faire beau

y'avait pas de forme précise

ni de genre implicite

hypocrite

rien de tangible

et pourtant

des carillons pendus au larynx

des myriades en clé de fa

un souffle sans intermède

qu'on retrouvait

tous les soirs

comme un geignement

l'oreille enfouie dans le lobe

d'un coquillage

trop gros

trop rose

trop faux

tu parlais de choses rances

noyais le peu de jus qu'il me restait

la tête ballottant entre les épaules

l'hémisphère gauche

penché de l'autre côté

l'autre gauche

je te voulais en huit et demi quatorze

en marges à outrance

quand t'as levé l'ancre

t'as pas osé te plier

à mes alinéas

t'as tout brûlé

blessé

coincé

dans un embouteillage

y'avait rien à faire

nos fonctionnalités brisées

l'idée de toi broyée par le plastique

je te voulais en onze dix-sept

tes pixels magnifiés

tes pores surexposés

quand je suis devenu papiervore

quand j'ai voulu me teindre de pigments tiens

jusqu'aux plus beiges

on s'est écoulés parmi eux

communs

indistincts

niveaux de gris

malgré tout le bagage compilé

*en connaissance
de causes perdues*

*je te l'avais dit pourtant
qu'on survivrait pas au réel*

COMMUNAUTÉ

La meute avait l'habitude de se rendre jusqu'aux rues limitrophes du Village pour y dévisager l'*homosexualis canadiensis*, une espèce en voie d'expansion qui s'était doté d'un écosystème totalement indépendant de ceux des zones adjacentes : dépanneurs de fifs, épicerie de fifs, métros de fifs, librairies de fifs, bars de fifs, clubs de fifs, hôtels de fifs, coiffeurs de fifs, sex shops de fifs, condominiums de fifs, dentistes de fifs, cliniques de fifs, absolument tout en version pour fifs.

Un beau jardin de feluettes qui parlent d'elles au féminin quand elles veulent que leur voix les affiche fièrement en tant que dignes power bottoms.

Une fabuleuse fanfare de peaux trop bronzées qui se racontent la fois où elles se sont mouillées à aller dans un « bar d'hétéro ».

La meute ne disait rien, mais elle analysait chaque mouvement de la faune faggot déambulant ses jeans trop moulants dans les limites de son ghetto quadrilatère. La meute attendait le bon moment pour sévir, pour rétablir l'ordre après l'odieux.

C'était exactement ça, odieux, s'être battus pendant des décennies pour qu'on reconnaisse sa différence, sa *diversité*, pour qu'on accepte ses préférences et le genre de choses qu'on a le goût de se crisser dans la gueule, dans la plotte ou dans le cul, pour qu'on puisse vivre comme on le veut, pourvu que ce soit réciproque, pour qu'on puisse juste exister. Tout ça pour finir par

vouloir se marier pis avoir des enfants ? Tout ça pour reproduire coute que coute la norme sous laquelle on étouffait ? Tout ça pour devenir ce qu'on détestait ?

La meute dévisage le zoo le jour, cortège de paons aux plumes allégoriques, bien enfoncées dans leurs culs dilatés d'enfants éternisés.

La meute a faim.

La meute va manger.

LE CRIME DE L'ORLÉANS-EXPRESS

Tu t'es mis à avoir des pensées. Sans l'avoir voulu. De vraies de vraies pensées. Le genre qui implique un tant soit peu d'investissement émotif. Le genre que tu méprises.

C'était peut-être trop subit pour que tu les laisses avoir le dessus.

Il te fallait un exutoire, un projet en guise de diversion. Tu sais élaborer les scénarios les plus atrocement complexes lorsqu'il te faut un détournement.

La victime est si belle...

Adélard. Tu le nommes ainsi, le sexagénaire qui vient de se lever de son siège en direction de la bécosse. Pour la quatrième fois. La fois de trop. L'odeur de sa merde contamine l'air ambiant depuis la deuxième.

Le chauffeur annonce à l'intercom l'arrivée à Baie-St-Paul dans quelques minutes. Sur le dos de ta main, tu inscris rapidement quelques mots. Un plan d'action.

L'autocar amorce la descente de l'immense côte débouchant sur le village. Tu te lèves et te diriges vers l'arrière. Pas un chat dans les six dernières rangées. La porte des toilettes s'ouvre à peine que tu la saisis d'un seul mouvement, pénètres et la refermes derrière toi. Adélard

s'apprête à crier, mais tu lui couvres la bouche d'une main et lui frappes la tête contre le mur d'inox de l'autre. Le gibier inconscient s'affale sur le siège de la toilette. Tu baisses ton pantalon, prends ton sexe déjà en érection et l'insères brusquement dans la bouche d'Adélar. Il ne te faut que sept ou huit coups pour lui éjaculer dans la gorge.

L'autocar s'arrête. Tu sors en vitesse des chiottes, saisis ton sac à dos sur ton siège et descends du bus sur-le-champ. Tu te dis que Baie-St-Paul est magnifique sous la neige.

...et le crime est si gai.

CANCER

Les bras de Nathan comme du papier peint terni par le temps, qui refuse d'être arraché, qui s'est fondu à la surface du mur dans l'espoir de ne plus jamais s'en séparer.

Il n'y a pas de mots assez justes pour lui faire comprendre qu'il n'a aucune importance à mes yeux. Je veux faire sauter tout l'immeuble où il s'est greffé, ses métastases partout dans ma chair phase terminale.

Alors je fous le camp pendant qu'il dort.

Je ne penserai plus jamais à lui. Je n'ai jamais pensé à lui, sinon pour souhaiter qu'il disparaisse.

J'avais déjà bloqué son numéro deux jours avant de partir.